



LUCAS MENGET
**LETTRES
DE BAGDAD**


CARNET DE ROUTE

éditions
THIERRY MARCHAÏSSE

Extrait de la publication



**LETTRES
DE BAGDAD**



© 2013 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Photos de couverture et intérieures : Lucas Menget

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

Diffusion : Harmonia Mundi

LUCAS MENGET

LETTRES DE BAGDAD

CARNET DE ROUTE



éditions

THIERRY MARCHAISSE

À Laurence et Clea

« Écrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes. »

Georges Perec

LA VIE, C'EST PAS 100 %

*« Avec 1 045 morts et plus de 2 000 blessés, le mois de mai 2013 a été marqué en Irak par le plus fort pic de violences depuis 2007, ont indiqué les Nations Unies. »
(AFP)*

À travers les dunes et les champs de mines, à 160 km/h, voilà comment j'ai franchi pour la première fois la frontière entre le Koweït et l'Irak. C'était en mars 2003, en voiture, avec quelques confrères. La seconde « guerre du Golfe » venait de débiter, les chars américains et britanniques pénétraient sur le territoire. Et nous avec. Nous soupçonnions déjà que Saddam Hussein ne tiendrait pas, que le régime allait s'effondrer et que les fameuses armes de « destruction massive » n'étaient qu'un leurre destiné à justifier une intervention militaire programmée coûte que coûte. Mais nous ignorions une chose : l'Irak allait basculer dans une guerre civile interminable et d'une rare violence.

Je me suis rendu en Irak pour la dernière fois en novembre 2010. Il s'agissait de raconter et tenter de comprendre une prise d'otages suivie d'un massacre dans une église catholique du centre de Bagdad. C'est là que j'ai pris la photo qui sert de couverture à ce

livre. Durant toutes ces années, l'Irak n'a jamais connu de période sans violence. Et aujourd'hui encore, assis devant des écrans à Paris, je vois défiler sous mes yeux, chaque jour ou presque, des dépêches annonçant des attentats à Bagdad ou ailleurs qui n'en finissent plus de meurtrir ce pays. Dans l'indifférence quasi générale, puisque le « sujet » fait de moins en moins recette dans les rédactions occidentales. D'autres conflits ont surgi. Les révolutions arabes, la guerre en Syrie... L'Irak voisin n'est plus qu'une terre qui épuise, ennuie souvent. Comme si rien n'avait changé, comme si personne n'en voulait plus rien savoir.

En 2003, je faisais partie des rares journalistes français à penser que l'intervention américaine était la moins mauvaise des solutions. J'étais agacé par les discours pacifistes et moralisateurs. Et plus encore par le discours aux Nations Unies de notre ministre des Affaires étrangères de l'époque, qui se faisait le héraut de la civilisation française face à la barbarie américaine, tout en soutenant plus ou moins discrètement Saddam Hussein. Lui et ses fils étaient des monstres. Le pays vivait dans la terreur. Un mot de trop pouvait envoyer de simples citoyens dans les pires geôles du Moyen-Orient. Je pensais, et pense encore aujourd'hui, que cette guerre éclair de trois semaines était justifiée. Mais je ne me doutais pas une seconde que l'Amérique comprendrait aussi peu ce pays, ses institutions, ses pratiques, ses modes de vie, sans parler de ses religions.

Il m'a fallu du temps pour réaliser l'ampleur de la folie qui s'était emparée des armes. Au printemps 2004, journaliste pour Radio France Internationale, j'avais couvert longuement la célèbre « bataille de Falloujah ». Cette petite ville à l'ouest de Bagdad, fief sunnite d'où est partie l'insurrection dès le lendemain de la « victoire » américaine. Les sunnites, anciens alliés de Saddam Hussein, promettaient l'enfer aux Américains, et aux chiïtes.

Embedded, c'est-à-dire incorporé dans une unité de *marines* américains, je partageais le quotidien d'une section de soldats originaires du Texas. Ces très jeunes hommes savaient à peine où ils étaient. Mais très bien qui ils devaient combattre. La ville n'était plus qu'un gigantesque théâtre d'opérations. Chaque déplacement était un risque. Je me souviendrai toujours de ce lieutenant qui, en pilotant son Humvee (un petit blindé transportant quatre à cinq soldats), m'avait dit : « Le blindage est efficace. Si on prend une mine, on ne mourra pas mais on n'aura plus de jambes. » J'ai passé de longues heures avec eux, caché derrière des murs, à essayer tirs de roquettes et de kalachnikov des insurgés, de mieux en mieux armés, déterminés et efficaces. Les *marines* prenaient une rue, puis la perdaient. Nous dormions au milieu des gravats en tenant à coup de lait concentré. L'armée américaine commençait à comprendre que la guerre n'en était qu'à ses débuts. Elle finira par être totalement dépassée. La guerre civile s'installait pour de longues années. Et moi, je m'installais à mon tour dans cette guerre, aux côtés des Irakiens et des Américains, fasciné par la complexité de ce pays et par l'absurdité de cette violence.

L'intervention américaine avait mis fin, brutalement, à une longue domination du pays par la minorité sunnite. Les chiites, qui avaient baissé la tête pendant plus de soixante-quinze ans, pouvaient enfin revendiquer leur pouvoir, au moins numérique. Mais les Américains n'avaient sans doute pas imaginé à quel point les sunnites, notamment de Bagdad et Falloujah, ne se laisseraient pas déposséder. Infiltrées par des milices armées, financées et organisées par Al-Qaïda, certaines mouvances sunnites avaient la volonté et les moyens de plonger le pays dans une guerre religieuse et ethnique. Face à elles, parfois de l'autre côté de la rue, les chiites, aidés par la puissance iranienne. Le combat n'est toujours pas terminé, plus de dix ans après la fin de l'inter-

vention américaine. La guerre civile entre chiïtes et sunnites, après une très légère accalmie en 2010 et 2011, est toujours aussi meurtrière. La seule différence est que les soldats américains sont partis.

J'ai eu la chance de travailler dans des rédactions où, malgré les prises d'otages de journalistes occidentaux, malgré le danger et le coût de tels reportages, on m'a fait confiance. À RFI, avec Jérôme Bouvier, puis à France 24, avec Grégoire Deniau et Vincent Giret, j'ai travaillé en Irak aussi souvent que cela était possible. Ces directeurs de rédaction m'ont poussé, protégé et encouragé à tenir bon, à continuer à raconter ce que je voyais, tout simplement. Même aux pires heures de la guerre irakienne, il nous semblait inenvisageable de ne pas aller « là-bas ». Pourtant, rien n'était évident. À commencer par s'y rendre. Au moment où j'ai écrit ce carnet, en 2007-2008, la « meilleure » route était un vol très aléatoire et dangereux, entre Amman et Bagdad. Ensuite, il fallait trouver sur place un ange gardien à la fois homme de confiance, traducteur et protecteur. C'est sous le nom de *fixer* que les journalistes désignent ceux qui, dans les pays en guerre, font en sorte que leur travail soit possible. Confier son reportage à un *fixer*, c'est aussi lui confier sa vie. À l'époque, celle d'un Occidental valait plusieurs millions de dollars sur le marché des otages.

Lors de mes premiers séjours en Irak, j'ai travaillé avec Mohammed Yahya, un *fixer* doux, calme. Ancien pilote de l'armée de l'air irakienne, il avait été formé en France, et rêvait d'y revenir avec sa femme et ses deux enfants. Il vit désormais à Paris. En 2006, Muthanna Ibrahim Ahmed est devenu mon *fixer*. Et l'est resté. Autodidacte, sûr de lui, parfois têtu, mais d'un courage exemplaire et d'une patience infinie. On le rencontrera souvent au fil de cette quarantaine de lettres. Il était capa-

ble d'arrêter un reportage sur-le-champ s'il estimait que la situation devenait trop dangereuse, mais pouvait aussi bien partir d'un immense éclat de rire face aux situations les plus tragiques. Avec, toujours, une même petite phrase prononcée dans son français approximatif : « La vie, c'est pas 100 % ! » Ce qui, pour Muthanna, veut dire qu'on ne décide jamais de tout, surtout pas du moment où l'on va mourir. Si j'ai pu faire correctement mon travail en Irak, si j'ai pu y effectuer autant de séjours, et en revenir toujours sain et sauf, c'est bien grâce à lui.

Entre 2006 et 2008, à l'époque dont parlent ces lettres, nous étions très peu à travailler en Irak ; et séparés en deux groupes de journalistes bien distincts. Les télévisions américaines et britanniques vivaient dans un ensemble de villas protégées par des murs et des gardes de sécurité, à proximité de la Zone verte (l'ensemble des anciens palais de Saddam Hussein et du gouvernement irakien dans lequel s'étaient installés l'administration américaine et l'état-major de l'armée). Chaque déplacement de cette bande-là, renforcée de plusieurs techniciens, s'accompagnait de mesures de sécurité spectaculaires.

Les autres, c'est-à-dire le magazine *Time*, le *Washington Post*, l'Agence France-Presse et quelques autres, dont moi-même, vivions dans ou autour de l'hôtel Hamra. Plusieurs fois cible d'attaques à la voiture piégée, cet établissement était pourtant relativement mal protégé. C'est là que ces Lettres de Bagdad ont été majoritairement rédigées. Quelques-unes, les premières, ont été envoyées depuis ce que les Irakiens appellent pompeusement le « Sheraton », un gigantesque bâtiment brièvement affilié à la chaîne américaine dans les années soixante-dix.

L'hôtel Hamra était laid, inconfortable et bruyant. Mais il avait le charme de ces établissements figés dans le temps, insensibles aux intempéries de la guerre. Se faire dénoncer par un serveur